

Actualité de la géographie culturelle ; Laboratoire « Ailleurs » ; Réseau « Identité-Localité » : trois choses différentes qui se tiennent mais qu'il faut éviter de confondre ou de mélanger.

Actualité de la géographie culturelle est un séminaire (5 séances de travail) qui doit déboucher sur un programme de recherche collective mené en réseau (Identité-Localité) dont les travaux porteront aussi sur d'autres problèmes : identité en diaspora par exemple, ou encore la fabrique contemporaine de l'ethnie... Le laboratoire « Ailleurs » qui initie ce réseau se construit, par ailleurs, sur la base d'un certain nombre d'interrogations portant sur les territorialités, les normes de l'identité spatiale et de l'écart, les transferts et les traductions.

Au plan général, les remarques de Michel Ben Arrous me semblent appeler les réactions suivantes.

Entendons-nous bien.

Nous sommes réunis parce que nous ne confondons pas « culture » et « société », parce que nous ne croyons pas qu'une « culture » échappe à l'histoire et reste identique à elle-même, close et immuable, authentique etc. Nous sommes réunis parce que nous récusons la définition d'une géographie culturelle comme une géographie thématique qui s'ajoute aux autres tout comme nous récusons l'impérialisme thématique qui concentre l'explication finale dans un ordre de cause et un seul : après le « climat », le « sol » ; après le sol, l'espace ; après l'espace, la culture. Point de progrès en vue de ce côté mais un glissement latéral que nous ne prenons pas pour un tournant : tournant culturel de la géographie après un tournant géographique des sciences sociales. Cela pose le problème du système d'import-export entre les sciences définies par leur objet et plus loin ouvre le débat sur la « complexité » qu'on ne peut réduire à son expression formelle. Alors pourquoi une « actualité de la géographie culturelle » ? Pour contribuer à la re-problématisation de la géographie, parce que la question « y a-t-il de la distance ? » et si oui, « comment ? », « pour qui ? » entraîne le besoin de re-définir les formes de la distance en ne se limitant pas à la forme standard (objective ?). Parce que les objets géographiques qui naissent de ces multiples formes de la distance n'entrent que difficilement dans les catégories géographiques disponibles (en particulier pour ce qui concerne le « territoire ». Parce que les formes de la limite sont elles-mêmes variées et que la méthode géographique s'en trouve mise à mal (classement, typologie) et qu'au total les concepts stabilisés en extension mérite une reprise en compréhension qui pourrait les réorienter. La confrontation aux « cultures de la distance », l'expression est heureuse, pourrait nous aider. De là provient aussi l'appel à la « géographie spontanée » dont il faudra marquer l'écart aux géographies vernaculaires. S'y ajoute les conceptions assez variables de ce que pourrait recouvrir la géographie culturelle lorsqu'elle pourrait apparaître comme la géographie des minorités dans le domaine anglo-saxon ? Le problème de la traduction et des transpositions s'y retrouve.

Sur l'aperception.

Le concept est passé de mode ; il est pourtant utile encore pour ce que nous traitons. « Je m'aperçois qu'apercevoir ne prend qu'un P » . Cette phrase à copier cent fois en guise d'apprentissage ou de remédiation comprend tout le sens de la nuance. Percevoir et apercevoir, ou plutôt à la forme pronominale (s'apercevoir), diffèrent par la conscience. L'aperception est une opération consciente que peut ne pas être la « simple » perception. Mais elle n'est pas non plus la représentation dont on nous décrit la construction et l'intégration dans la connaissance réfléchie et maîtrisée. L'aperception n'est donc pas une privation mais

un entre deux : entre la perception et la représentation. C'est par là que peut se définir la géographie spontanée qui n'est pas une improvisation

Sur la géographie spontanée.

Elle n'est pas une et c'est pourquoi elle ne se définit pas, c'est-à-dire qu'elle ne peut épouser des contours arrêtés et des qualités absolues. La géographie spontanée que je propose par touches d'identifier depuis le milieu des années 80 (publication 1989 d'une réflexion datant des années 85-87, sur la géographie spontanée des nomades...et des savants qui en traitent) relève plutôt de la démarche en compréhension. Ses propriétés permettent de la mettre en position dans un ensemble plus vaste de la connaissance et des pratiques jugées qui la stabilisent et la valident. C'est pourquoi il y a de la géographie spontanée à la fois chez les savants et chez les *vulgum pecus* (pour la géographie spontanée des savants, je disais autrefois « petite géographie »). Mais ce qui importe le plus c'est que dans tous les cas, cette géographie « spontanée » soit socialement valide et elle ne peut l'être qu'en étant ancrée dans un système de valeurs partagé (le social est au fond culturel). Et cela n'enlève rien à la possibilité d'une hégémonie. La géographie scientifique contemporaine, par exemple, est-elle socialement hégémonique ? Oui. La géographie scientifique contemporaine est-elle culturellement hégémonique ? Non. C'est ce genre de mystère que l'ouverture d'un travail sur la géographie spontanée veut lever. On appellera donc géographie spontanée non pas exactement celle de Monsieur Jourdain mais celle qui, installée par des canaux qu'il n'est pas trop malaisé d'identifier, constitue la référence du jugement et de l'action, en se tenant pour quitte de tout retour à l'axiomatique qui la fonde. C'est le socle implicite en quelque sorte. Or ce socle est fondé. Cherchons le et cherchons-en les variétés. Toutes les sociétés ne partagent pas le même, alors qu'à l'intérieur d'une société, une pensée hégémonique peut libérer de l'exigence d'explicitation. Quoi que ce ne soit pas une géographie stabilisée, quelques repères partagés suffisent à orienter les actions d'une manière homogène et à produire de l'ordre. La géographie spontanée est deux fois la source de la géographie savante : une fois parce qu'elle est son axiomatique implicite, une autre fois parce qu'elle est sa matière. Normes et valeurs comme cadre de la géographie spontanée pourraient alors former les objets de la « géographie culturelle ».

Mais je voudrais encore préciser une autre voie. Si j'avais un peu délaissé cette piste en ne faisant que l'évoquer dans « Le Monde du géographe » ou dans « Espaces territoires et sociétés » qui reprend un cours, lui permanent durant toutes ces années, géographie spontanée a repris pour moi une nouvelle couleur lorsque m'est apparue la nécessité de lancer le concept provisoire d'espace mobile pour traiter de la mobilité des références spatiales et non seulement des dynamiques spatiales comme l'on dit en géographie positive.

Branchement et solidarité.

Eviter la confusion la solidarité mécanique et éventuellement subie qui n'a rien à voir avec la solidarité relevant de l'éthique, pas même avec la solidarité organique pour reprendre les catégories durkheimiennes dans son opposition aux géographes. Si la seconde peut faire l'objet de débats politiques, de luttes d'influence idéologiques etc. la première peut faire l'objet d'une investigation « scientifique » que l'on soit pour ou contre n'ayant pas de sens. Le monde est là comme objet et plus seulement comme horizon. Quoi que, un autre monde constituât toujours un horizon mais politique cette fois. Sur ce sujet comme sur tous les autres, sensibles lorsque le culturel et le politique se trouvent rapprochés, il est nécessaire de faire la part de la doctrine, y compris dans le domaine scientifique. Par ce que la doctrine ne concerne

pas seulement l'idéologie ou la croyance mais aussi la connaissance scientifique. Le monde est là et même ceux qui ne profitent pas des modalités actuelles de la mondialisation en ont plus ou moins la conscience. Il est intéressant d'ailleurs d'observer quelles géographies spontanées peuvent voir le jour aux marges de ce système, là où la mondialisation n'est que subie. Quelle exploitation et par qui, dans le sens pro et anti ? Quels appels à l'authenticité ou la modernité ? Où ? Pour quoi faire ? Pour qui ? Au-delà de l'expertise technique des géographes participant au développement ou plus souvent encore l'expertise générale grosse utilisatrice d'une petite géographie des « savants » peu explicitée.

Il ne faut pas se laisser aller, je crois, à la naïveté, pas plus qu'à la confusion volontaire qui ne fait pas avancer le débat

Sur la « distance culturelle ».

L'objectif du séminaire, en déjouer les sous-entendus métaphoriques.

En posant par principe que le concept central de l'organisation de l'espace social est la distance, une analogie est d'entrée de jeu tracée par des métaphores que nous devons examiner dans leur signification. Avec l'espace, la distance prend bien le sens désormais premier qui est le sien : l'écart géométrique. Le passage au social marque l'inégalité, la hiérarchie ; avec le culturel, c'est la différence qui est connotée. La métaphore suit cette mutation du dénoté au connoté. Plusieurs questions se posent alors. La métaphore est-elle traduisible en conservant référence et image ? En admettant que la métaphore géométrique vaille à peu près partout, quelles mesures pouvons-nous ou devons-nous prendre des différents types d'écart en conservant à l'esprit la nécessité de comparer pour ordonner, généraliser, signifier ? L'effort de conceptualisation doit porter sur la distance même avant d'aborder espace et territoire. Un bon moyen : le travail sur le lieu, concept structural couplé au concept opératoire et structurant de distance.

Lié, le concept de limite pose aussi problème. Les objets « limite » prennent des formes tout aussi variées. Quelques limites imposent leur objectivité de l'extérieur. En géographie, il est possible d'y reconnaître les obstacles physiques au déplacement dont on sait comment ils ont été techniquement dépassés par la construction d'artefacts. La plupart d'entre elles prennent leur objectivité de l'intérieur, soit qu'il s'agisse de limites institutionnelles et intégrées (les plus durcies sont les frontières), soit qu'il s'agisse de limites « morales » (liées aux mœurs). Le passage des unes aux autres est fort graduel.

Sur le besoin de symétrie.

Il est bien sûr que des démarches du concept à l'objet et de l'objet au concept ne s'opposent pas. Mais dans la mesure où le besoin de symétrie s'impose dans la matière qui nous occupe et qui est fortement marquée par le déséquilibre, il est sans doute utile de pousser un peu loin le balancier dans l'autre sens. Ne serait-ce que pour reconceptualiser quand c'est nécessaire. La laïcité scientifique que j'appelais dans un texte ancien déjà, contre le dogmatisme scientifique et l'hégémonie institutionnelle nous renvoie à la petite géographie ou à la science normale. Mais ce n'est pas à l'intérieur de la noosphère qu'elle prend son importance, au risque d'être limitée au conflit d'école avec tout ce que cela suppose ; c'est dans la confrontation à la réalité sociale qui ne se décide pas dans cette sphère justement qu'elle se justifie. Et dans la mesure où la régression culturaliste est bien là possible – la culture instrumentalisée par les mobilisations politiques – nous avons à réviser quelques concepts :

centre-périphérie, par exemple, globalisé par Etat puis en identités sociales (sociétés) puis en identités culturelles pour (remonter la filière essentialiste), pour en livrer d'autres éclairages.

Ce n'est pas sans désigner, et l'on en revient à la géographie spontanée, la manière dont se construisent les concepts qui habillent la réalité et qui se diffusent ou non dans le savoir commun. Ce savoir commun ou socialisé ne s'établit pas par une seule voie. L'école et la géographie scolaire en est une seulement, qui installe des schémas réflexes fort ancrés. On remarquera la nécessité d'une épistémologie de la géographie scolaire dans cette opération de formation du socle de la géographie spontanée comme dans la petite géographie des savants, tout particulièrement lorsqu'il s'agit ensuite de mesurer les échanges d'import-export entre les disciplines. Mais c'est vrai aussi de la géographie spontanée des responsables politiques ou économiques qui, fort des certitudes apprises, n'envisagent le monde que dans un nombre limité de modèles implicites tout pleins de valeurs inavouées etc.

Actualité ?

La simple répétition d'une sédimentation par discordances pourrait renvoyer la géographie à son éclectisme d'accumulation (la géographie science de synthèse). Nous préférons reprendre le travail à son point de départ et se placer comme apprenti pour observer comment les hommes et les sociétés se débrouillent avec l'espace (c'est-à-dire les formes variées de la distance) qui manifeste, encadre et contraint tout à la fois l'expérience de la coprésence (la synchronie des étants). Reprendre le travail au point de départ peut apparaître totalement illusoire puisque jamais nous ne sommes vierges de nos apprentissages scientifiques, de nos positions sociales, surtout dans une société d'accueil qui n'est pas la nôtre. Et pourtant, justement, la situation d'apprentissage dans laquelle nous nous trouvons plongés en travaillant ailleurs, représente la meilleure occasion d'écarter, pour un moment, la référence déjà fixée et pour accueillir à notre tour des manières de faire qui peuvent nous être explicitées. Le reste du travail serait alors celui du laboratoire ou cabinet pour ajuster, en reconceptualisant les modèles) notre connaissance géographique aux pratiques (non pas au comportement des animaux de laboratoire) mais à la justification qui leur en est donnée. C'est ensuite que la confrontation et les allers-retours peuvent reprendre dans une meilleure symétrie entre le savant et son objet, entre une science hégémonique et les connaissances vernaculaires, entre la vie et le savoir. Le comparatisme s'y trouve entraîné.

Le constructivisme qui enveloppe le projet de recherche fait donc signe vers la finalité éthique de la connaissance que nous pouvons produire et c'est pourquoi, ici ou là, malgré la multiplicité des sens que l'on peut lui donner, la *praxis* peut être comprise comme notre objet. En effet, la finalité implicite de la connaissance reste l'action à plus ou moins long terme.